

qu'avaient pu imaginer les plus durs législateurs ; la rage des juifs contre les sectateurs du Christ vint encore servir d'auxiliaire au fanatisme cruel des adorateurs du grand Jupiter. Cet affreux état de choses dura depuis la mort de Tibère jusqu'à l'avènement de Constantin au trône impérial.

Alors le christianisme fut véritablement triomphant. Pendant trois siècles, il n'avait eu que des combats à soutenir ; dans Rome, toutes les hautes classes de la société, qui n'avaient pu comprendre la grandeur de sa théodicée, n'avaient également pu se soumettre à la pureté de sa morale ; le sénat, les magistrats, tous les ordres de l'Empire, n'avaient cessé de mettre obstacle aux progrès d'une doctrine regardée par eux comme attentatoire à la majesté des Dieux, ainsi qu'à la sûreté de l'État ; les rhéteurs avaient soutenu, de tout le prestige de leur éloquence, les rigoureuses mesures prises dans l'intérêt d'un culte discrédité ; mais il était écrit que tant de répugnances devaient enfin céder, que tant d'efforts devaient s'évanouir, et que l'enseignement chrétien, qui satisfaisait à tous les besoins de l'humanité, qui s'adressait aux riches comme aux pauvres, qui réprimait l'orgueil des uns et calmait les souffrances des autres, qui recommandait à tous la justice, la patience, l'humilité, le désintéressement, l'amour du prochain, devait finir par être la croyance et la règle de l'univers.

Cependant, il faut le dire, il y eut moins de conviction que de politique dans les grands de Rome, qui se décidèrent à se ranger sous l'étendard du Christ ; se voyant débordés de tous côtés, ils sentirent la nécessité d'abandonner les vieilles traditions du paganisme, de se mettre à la tête du grand mouvement qui s'opérait dans les esprits, et ils eurent l'habileté de s'en emparer, afin de le conduire au point où leurs intérêts voulaient qu'il s'arrêtât (1). La vérité est que si, sous le Bas-Empire, il

(1) « Ce ne fut point la piété, dit Montesquieu, qui établit la religion dans